Une vieille boite.

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. Personne, même pas André et Sophie qui s'étaient pourtant élevés dans les environs. Ils avaient maintenant une quinzaine d'années. André venait d'être embauché à l'usine de Brun d'Arre tandis que Sophie, l'intellectuelle du village, était entrée au lycée du Vigan. En ce premier dimanche d'avril, André avait accepté de dévoiler à son amie les coins secrets où ils trouvaient tant de morilles. Elle était très sensible à ce privilège. Elle l'avait beaucoup taquiné pour qu'il parle et maintenant elle était gênée qu'il ait fini par accepter.

- Je vais te montrer un de mes coins favoris près des vieilles ruches-troncs. Mais motus!
- Je te promets que je ne le répéterai à personne.
- Même sous la torture, évidemment. Je ne suis pas douillette.

La jeune fille ne semblait pas trop craindre de s'égratigner les jambes dans ces lieux incultes. Elle aimait tellement se promener dans sa montagne. Elle allait de bon cœur, persuadée que même si, là-haut, elle ne ramassait aucun champignon, elle profiterait d'une vue superbe. Arrivé sur les lieux de ses cueillettes, André s'immobilisa fièrement au milieu du traversier.

- Alors à ton avis, où elles poussent?
- Un peu partout, répondit Sophie sans conviction.

Eh bien, non, la morille ne pousse pas un peu partout mademoiselle. Elle a ses habitudes et c'est une timide. Inutile de les chercher autour des trois ruches en plein milieu, elles pointent toujours leur nez à proximité des murets. Tu vois, c'est plutôt par là-bas, ou par là-bas, qu'il faut bien regarder.

- —Et tout là-bas, dans ce tas de broussailles piquantes, au milieu des fragons et des asperges sauvages, ça peut être bon ?
- Bien sûr, cherche, on va voir si tu as l'œil. Il a dû en repousser depuis ma dernière cueillette.

Sophie l'appela presque aussitôt. Elle venait d'apercevoir ce qui pourrait bien être une quatrième ruche. André n'en revenait pas. Comment avait-il pu passer là maintes fois sans l'apercevoir. Elle était en grande partie dissimulée par une grosse branche de chêne vert où s'entremêlaient les lianes des clématites sauvages. Elle venait surement de plus haut et avait

atterri là depuis quelques années. Il entreprit de dégager la ruche à grands coups de pied. Sans trop savoir pourquoi une partie de l'arrière de la ruche chuta. Il voulut la remettre en place. On ne saccage pas un tronc de châtaigner hors d'âge.

—Viens voir, on dirait une cachette! Cria-t-il. Regarde!

Il exhibait une grosse boite. Il l'ouvrit plus facilement qu'il ne l'eut cru. Elle contenait des billes.

Sophie voulut à son tour glisser sa main et fureter. Elle découvrit deux lance-pierres, des osselets et un petit paquet.

— Attention! Pourrait y avoir aussi des scorpions, ils adorent le noir, lança André.

Elle retira aussitôt sa main, se releva et frappa son ami.

—Imbécile, tu m'as fait peur.

Ils se concertèrent sur la conduite à tenir. Ils remirent tout en place sauf la boite en fer qui permettrait, d'après Sophie, de dater à peu de chose près la date de la cachette.

Ils redescendirent interroger la maman d'André qu'ils se représentaient comme une personne sachant tout sur le passé des villages voisins Arrigas et Aumessas. Ce fut donc André qui lança le bal des questions.

- —Maman, combien il y a de ruches-troncs au Grand champ?
- —Ben cinq ou six, répondit-elle sans la moindre hésitation.
- —Perdu, il y en a sept. Et c'est justement dans la septième qu'on a trouvé ça.
- —Pourquoi les ruches sont abandonnées, interrogea Sophie ?
- —Elles sont abandonnées depuis la guerre. C'est dommage. Elles fournissaient un miel excellent.
- —Alors pourquoi?
- —Pourquoi! Toujours pourquoi! Pourquoi quoi?
- Pourquoi abandonner?
- —Ce sont des ruches qui demandaient très peu de travail. Seulement, pour la récolte, il faut lever le chapeau de pierre, et, dans les maisons, à la fin de la guerre, il n'y avait plus beaucoup d'homme, les femmes avaient du mal à soulever les lourdes lauzes. Et puis, c'est arrivé de nouvelles ruches que l'on peut changer de place pour les mettre là où vont les abeilles. Enfin, pas les mêmes abeilles que les nôtres, des plus productives que notre petite abeille noire. C'est la course au rendement qui a tué nos vieux troncs.

Elle soupira avant d'ajouter :

- Et nos petites abeilles noires sont en voie de disparition.
- —Est-ce que tu te rappelles de la dernière famille qui s'en est occupées ?

— C'n'est pas si vieux, c'étaient les Barral. Faites-moi voir un peu votre boite de plus près. J'ai bien le droit d'être curieuse moi aussi.

Sophie lui tendit la boite.

— J'en ai eu des boites de cacao comme ça. Elles datent d'avant la guerre. La Louise, au bourg, en vendait. Ça peut bien être au Barral. C'est que les Barral, en voilà une famille qui n'a pas eu de chance.

La mère s'interrompit en hochant largement la tête de haut en bas, sans rien ajouter.

- —Et bien, dis nous?
- —Dis nous quoi ? Le malheur, il ne faut pas en parler ou sinon...
- —Mais si tu peux en parler, quand c'est un vieux malheur il n'y a plus rien à craindre.
- Vieux, vieux, pour vous les jeunes, mais pour moi, c'était hier. Enfin, vous l'aurez voulu. Ici, donc vivait la famille Barral depuis plusieurs générations. Quand la guerre s'est déclaré, les deux garçons ont été mobilisés, le plus jeune a été fauché presque tout de suite. L'année suivante l'autre n'a plus donné de nouvelles, psitt! Disparu. Leur fille, qui avait à peine quatorze ans, a fait une appendicite qui a mal tourné, et hop! Au cimetière. Alors vous comprenez le père Barral n'a pas supporté, plus d'héritier. Il n'avait plus le cœur pour faire valoir la propriété. Moi, je dis qu'il s'est laissé mourir.
- —Et la maman?
- —La maman, elle a vendu et s'est installée toute seule au bourg. Enfin, quand je dis toute seule!

Nouveau hochement de tête et silence qui en dit long.

- —Toute seule, c'est bien un peu normal, renchérit Sophie pour essayer de relancer la conversation.
- —C'est que le deuxième garçon, l'aîné, le Jeannou, il n'est pas tout à fait mort à la guerre. Après un profond soupir, elle reprit toute seule la suite de son récit.
- Un jour, il est revenu entre deux gendarmes, complétement amnésique, il ne se rappelle de rien, mais alors de rien. Il ne veut voir personne. Il ne sort jamais de la vieille masure que lui a généreusement attribuée la mairie. Il ne va même pas voir sa mère, il ne la reconnaît pas. C'est quand même triste.
- —Il ne veut voir personne, eh bien, on ira quand même, dit Sophie.
- Surtout que je vois bien qui c'est. C'est le gars de la Fabrègue, ajouta André.

Le lendemain Sophie frappait à la porte de Jeannou sans succès. Il faut dire que son frêle index contre une épaisse planche de châtaignier ne produisit pas un bruit étourdissant. André y alla donc du plat de la main, sans ménager ses forces.

—Y a personne! répondit une voix calme.

Sophie saisit avec précaution une poignée de porte en mauvais état, et réussit à suffisamment entrebâiller la porte pour pénétrer dans la cuisine.

— J'n'ai pas dit entrer, me semble-t-il, lança l'homme sans vraiment bouger.

Comme il ne montrait aucune agressivité, les deux amis firent un pas dans la cuisine et Sophie essaya de rester la plus gracieuse possible alors que tout, autour d'elle, l'effrayait.

Le sol en terre battue noirâtre voyait trop rarement un balai. Sur les murs, des têtes de sangliers, sans doute pas empaillées, se faisaient menaçantes. Elle chercha des yeux un buffet ou un lit mais ne découvrit rien de cela.

- —Excusez nous, on ne va pas rester longtemps on voulait juste vous poser une question.
- —Alors là, pour une réponse, vous êtes mal tombés, moi je sais rien, je n'ai jamais rien su. Allez demander au village.
- —Ce n'est pas vraiment une question, dit André, on veut surtout vous montrer quelque chose. Sophie, qui ne se faisait vraiment pas aux odeurs indéfinissables régnant dans le lieu, ouvrit son sac lentement en maintenant un large sourire.
- —A votre avis, c'est quoi ? Demanda André en déposant la boite sur une des rares places libres de la table.
- —Et bien, je pense que c'est une boite.
- —Bien sûr, mais une boite de quoi ? Prenez là et regardez bien la petite fille à la robe rouge. Elle vous envoie un baiser. Elle ne vous dit rien.

Jeannou se décida enfin à se déplacer, prit la boite et la secoua légèrement. Il la regardait sans vraiment y prendre de l'intérêt quand ses yeux se fixèrent sur le couvercle. Il y promena son doigt comme s'il dessinait quelque chose. Alors Sophie vit bien que la main de l'homme tremblait de plus en plus. Il s'assit ou plutôt se laissa tomber sur une chaise les yeux fermés.

Pour rompre le silence André secoua la boite assez fortement.

—A votre avis, il y a quoi là dedans. ?

L'homme reprit la boite et la cala entre ses deux genoux comme si ses mains n'étaient pas assez fortes pour la tenir.

— Je crois que c'est à nous, murmura-t-il.

André donna discrètement un coup de coude à Sophie pour lui faire comprendre qu'il préférait lui laisser le soin de parler.

- Pourquoi dites-vous à nous ? lança Sophie, ravie.
- —Parce que c'est notre boite. Il l'ouvrit et aligna quelques billes, une rouge, une verte, une rouge et ainsi de suite. C'est notre boite de billes. Les miennes, c'est plutôt les rouges et celles de Jacques, c'est plutôt les vertes.
- —Il y en a combien ? lança André qui ne savait pas quoi demander pour faire parler l'homme.
- —Au fond il y a trois boulards.

Il secoua bien la boite et fit surgir du fond les trois boulets.

—Où l'avez-vous trouvé ? dit-il d'une voix chevrotante.

André s'apprêtait à répondre mais Sophie lui fit signe de se taire. Il fallait pousser l'avantage plus loin. ?

- On l'a trouvé prés de chez André, dit Sophie, à la ferme du Puech et comme il y a d'autres choses à vous ou à Jacques on vous invite à monter demain, si vous pouvez. On vous attendra. On vous montrera le reste.
- —Mais qu'est-ce que vous avez vu sur ce vieux couvercle rouillé?

Jeannou promena de nouveau son doigt sur le couvercle.

- —On dirait que vous dessinez un papillon.
- —Pas du tout. Regardez bien, les lettres sont imbriquées. Là, c'est un J et là, un autre J mais à l'envers et çà, c'est le B. La boite, elle est signée Jacques et Jean Barral. Je n'avais jamais remarqué que cela pouvait faire penser à un papillon. Il se leva et murmura « je suis Jean Barral, le frère de Jacques Barral » Il se rassit aussitôt.
- —Bien, on se retire dit André, vous voyez que l'on n'a pas été long. Vous pouvez garder la boite, puisque c'est la vôtre.

Jean sourit, il avait soudain un œil plus humain, plus vif. Et rétorqua qu'il n'avait nullement l'intention de la rendre.

André lui serra la main fermement en réaffirmant qu'il pouvait monter demain.

—Dès neuf heures nous serons sur la route de Peyraube, ajouta Sophie.

L'homme qui se présenta le lendemain matin n'avait plus rien à voir avec l'individu hirsute qu'ils avaient rencontré la veille. La tenue qu'il portait manqué un peu de repassage, elle lui allait sans doute parfaitement vingt ans plus tôt. Rasé, les cheveux propres, peignés en arrière, il ne semblait plus si vieux que cela et surtout il souriait ce qui estompait les rides de son visage.

Les ruches se tenaient à deux kilomètres au dessus de la ferme. On partit d'un bon pas. Plus on s'élevait, plus le panorama s'élargissait et petit à petit Jeannou ralentissait pointant son

doigt vers une ferme, un simple mazet ou un sommet. Manifestement il cherchait des noms.

Quand André lui en donnait un, il hochait la tête lentement.

Quand ils touchèrent au but les deux enfants s'arrêtèrent pour l'attendre.

—Maintenant, il faut quitter la route et monter à travers les terrasses, vous nous suivez.

Il attrapa le bras d'André et l'épaule de Sophie.

—Non, les enfants, je n'étais jamais remonté ici, laissez moi passer devant.

Il hésita un peu pour trouver le premier escalier qui permettait d'atteindre la terrasse supérieure mais ce fut la seule fois. Il stoppait seulement pour ramasser une pierre et la glisser dans un interstice du mur en pierres sèches.

—Quand il faisait cela mon père nous regardait dans les yeux et disait toujours «un mur ça s'entretient ». Je sais maintenant pourquoi je mets toujours des cailloux dans les trous. Mon père avait raison, vous devriez le faire vous aussi, sinon....

Il s'immobilisa à la découverte des trois ruches-troncs. Il rajusta leurs chapeaux en pierres qui avaient peut-être bougés avec le temps. S'il avait eu un outil, il ne fait aucun doute qu'il eut coupé les plus grandes herbes.

— La nôtre, *la grandette* se trouve sur le traversier du dessus.

Il emprunta lentement l'escalier après avoir respiré profondément et au sommet il nous appela. Il désignait du doigt les ruches l'une après l'autre.

— La mamettasse, la négrette, la penchée, et là contre le muret, la grandette.

Il ne put s'empêcher de piétiner les ronces, de tirer sur les clématites et les asperges sauvages, pour que sa ruche ait meilleure allure.

A genou, il ouvrit la petite trappe située au ras du sol à l'opposé des orifices qui permettaient aux abeilles de pénétrer.

—Vous savez ce qu'il y a la dedans?

Trop ému, il se contenta d'une moue plutôt négative.

Sa main tremblante hésitait à sortir les objets au grand jour. Il voulait les reconnaitre au toucher.

— Nos lance-pierres, nos lance-pierres s'écria-t-il et il les exhiba. Ah! Si les caoutchoucs étaient toujours bons je vous ferai une démonstration.

Ce qu'il trouvait disparaissait dans sa poche. André reconnut des osselets, un couteau au manche grossier, du fait main...

Jeannou sortit enfin le carré de papier plat qui avait beaucoup intrigué les enfants et après l'avoir longuement senti, il le mit avec précaution dans la poche intérieure de son veston.

—Vous ne regardez pas ce qu'il y a d'emballé dans ce vieux papier ? Demanda Sophie.

On sentait beaucoup de déception dans sa voix.

- —Pourquoi regarder, je le sais, et j'ai un peu honte, je peux même vous raconter ; si vous promettez de ne pas le répéter.
- —Oh! vous savez nous sommes très polis, nous ne répétons rien, surtout pas les secrets.
- —C'était, il y a forcément très longtemps, à la fête du village. Une jeune fille, dont nous étions plus ou moins amoureux mon frère et moi, a perdu son mouchoir. Je l'ai ramassé et je voulais le lui rendre mais mon frère disait qu'on le rendrait un autre jour, ce serait une excuse pour aller la voir. Eh bien, on ne lui a jamais rendu, il est là.
- Il n'est peut-être pas trop tard pour le rendre, plaisanta André.

Jeannou les yeux humides referma la cachette.

- C'est vous qui aviez fait la cachette.
- Bien sûr que non. A votre avis, elles ont quel âge ces ruches?
- —Plus de cent ans.
- —Cent ans et le bras, elles ont plus de trois cents ans. Pendant trois cent ans, le châtaignier coiffé d'une énorme lauze a protégé nos petites abeilles noires contre la chaleur et le froid. Mon père me disait que son père lui avait raconté que *la grandette* datait des guerres de religion. Vous voyez que cela remonte à loin. On l'avait fait plus haute pour y creuser un faux fond, Et un faux fond pour ... pour y cacher une bible. A l'époque, si on était pris avec une bible, on était condamné aux galères. Peut-être même faisait-il le culte ici, en plein air, sur cette pierre et il remettait en place la bible quand c'était fini.
- —Je trouve que pour quelqu'un qui a perdu la mémoire, vous savez beaucoup de choses.
- C'est grâce à vous. Je ne pourrai jamais vous remercier assez.

Le soir même, il descendit au village, ce qu'il ne faisait jamais.

Quand il pénétra dans le café de la gare, un grand silence se fit, chacun se regardait.

Jeannou s'approcha du bar et se retourna vers les clients pour bien articuler :

- Je suis un homme. Je suis Jean Barral, fils de jean Barral de la Combe. Vous le saviez sans doute mais moi je ne le savais pas Je paie une tournée générale.
- —Vous avez vieilli, je ne vous reconnais pas. ajouta-t-il plus calmement.
- Tu tu tu ne me re re re connais pas. Je suis a a a lexandre de.
- —Arrête, arrête et recommence ta phrase. Vas-y « Tu ne me », vas y.
- Tu tu tu ne me re re re connais pas. Je suis a a a lexandre de.

Jean lui posa la main sur la bouche pour dire

— Tu es Alexandre Toumeyrolles. Bien sur, Alexandre de Toumeyrolles. On était à l'école ensemble.

A mesure qu'il reconnaissait l'un ou l'autre cela s'arrosait et les tournées se succédaient.

Ils n'étaient plus que quatre de la classe du père Piquet, un instituteur qui portait bien son nom. Jean demanda innocemment ce qu'étaient devenus les autres. Ils n'étaient pas tous morts à la guerre. Ses amis l'amenèrent, d'un pas chancelant, vers le monument aux morts. L'un lisait — Abric Georges et Abric Daniel.

Un autre répondait :

— Mort pour la France.

Jean commentait les Abric de la Merliére....et l'on continuait par les Boissière....les Combernous ...les Finiel.

- —Et tu es allé voir ta mère?
- Non pas encore, elle pleure trop quand elle me voit.
- —Vu l'état dans lequel on est, il vaut mieux ne pas y aller. Mais demain! Ça lui fera un beau dimanche.

Dimanche matin Jean Barral se leva tôt, il avait eu du mal à dormir. Il se rasa, se coiffa, et regretta de ne pas avoir un couvre-chef potable. Quand il arriva devant la porte de sa mère, il reprit du souffle et frappa fort.

- —Oui, oui, c'est qui ? Demanda une petite voix.
- —Ton fils, maman.